



HAL
open science

De l'étymologie pour l'œil à l'étymologie pour l'oreille : l'exemple de la prosthèse vocalique dans les Étymologies d'Isidore de Séville

Christian Nicolas

► To cite this version:

Christian Nicolas. De l'étymologie pour l'œil à l'étymologie pour l'oreille : l'exemple de la prosthèse vocalique dans les Étymologies d'Isidore de Séville. *Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes*, 2008, 82-2, pp.333-354. <hal-04620930>

HAL Id: hal-04620930

<https://univ-lyon3.hal.science/hal-04620930v1>

Submitted on 22 Jun 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Revue de Philologie
(RPh)

2008 – 2 (tome 82)

Christian NICOLAS

« De l'étymologie pour l'œil à l'étymologie pour
l'oreille : l'exemple de la prosthèse vocalique dans les
Étymologies d'Isidore de Séville »

p. 333-354

NB : Version française de la communication que nous avons faite au colloque LVLT 9 (Lyon), et publié sous la forme « Etymologizing from eye to ear : about vowel prosthesis in Isidore's *Etymologies* », dans F. Biville, M.-K. Lhommé et D. Vallat (éd.), *Latin vulgaire-Latin tardif IX*, Actes du Neuvième colloque international sur le latin vulgaire et tardif, Lyon 2-6 septembre 2009, Collection de la Maison de l'Orient et de la Méditerranée 49, série Linguistique et Philologie 8, Lyon, 2012, p. 795-806.

De l'étymologie pour l'œil à l'étymologie pour l'oreille : l'exemple de la prosthèse vocalique dans les *Étymologies* d'Isidore de Séville.

Christian NICOLAS
Université de Lyon-Université Jean Moulin
CEROR, EA 644

[Résumé/ Abstract p. 548 du volume :

Si la plupart des étymologies d'Isidore sont classiques, certaines sont novatrices et ne s'interprètent pleinement que dans leur rapport à la prononciation contemporaine. On peut dire que les premières sont des étymologies à lire (donc pour l'œil), les secondes à entendre (donc pour l'oreille). Parmi les indices phoniques présents dans le texte, on s'intéresse ici aux traces de la prosthèse vocalique. Elle est presque toujours invisible dans la graphie : quoique non écrite, elle doit être postulée pour la cohérence du raisonnement étymologique. La prononciation restituée permet de donner toute leur connivence phonétique aux deux termes du binôme.

Abstract :

Some etymologies of Isidore are fully available only if pronounced. Among the phonic marks that can be found in Isidore, there is the vowel prosthesis. This well known phenomenon is not graphically visible, for Isidore writes always with traditional spellings, but we must sometimes restore it for making more coherent the etymological statement.]

La prosthèse vocalique¹ est un des phénomènes de phonétique syntactique les plus massifs et les plus remarquables qui soient à l'œuvre dans le passage du latin à certaines langues romanes, celles particulièrement de la Romania occidentale ; d'abord le plus souvent masqué par l'écriture archaïsante², le mécanisme devient visible dans l'orthographe modernisée à partir de laquelle on considère qu'on lit les premiers textes vernaculaires. La règle est la suivante : une initiale latine en *s-* suivi d'une consonne (en général une occlusive sourde) dégage à sa gauche une voyelle très fermée (*i* ou *e*), d'abord sans doute seulement si le mot précédent finit en consonne (**habet ispatham* vs *habeo spatham*), puis finalement en tout contexte (**habeo ispatham*). Les exemples habituels sont connus : *spatham* est l'étymon de *espée* ou de *espada*, *scutum* d'*escu* ou d'*escudo*, *spiritum* de *esp(e)rit*, etc.

L'interaction entre graphie et prononciation a entraîné quelques cas d'hypercorrection : des initiales authentiques en *es-* ou en *is-* ont été amputées de leur voyelle initiale, prise par erreur pour une voyelle adventice : d'où les graphies *Spania* ou *storia* pour *Hispania*, *historia*³. On observe aussi

¹ Je n'ai pratiquement pas pu prendre en compte le livre de R. Sampson, *Vowel Prosthesis in Romance*, Oxford Univ. Press, paru en 2010. Ce livre est une somme sur cette question très technique. Je n'ai pour l'instant pu consulter que les extraits disponibles sur Google books. Mais manifestement, Sampson ne s'est pas intéressé au matériau fourni par Isidore, qui ne figure pas dans son Index. Par ailleurs, cet auteur est connu pour ses travaux sur la question : cf. notamment R. Sampson, « Vowel prosthesis and its maintenance in Spanish : a comparative perspective », dans R. Wright et P. T. Ricketts (dir.), *Studies on Ibero-Romance linguistics : dedicated to Ralph Penny*, Newark (Del.), Juan de la Cuesta, 2005, p. 241-258.

² Des textes latins, épigraphiques ou littéraires, notent parfois la prosthèse. Le premier témoignage attesté, devant le groupe *sm-* se trouve dans l'inscription pompéienne CIL IV 7221, *Ismurna* (pour *Smyrna* / *Zmyrna*).

³ Cf. V. Väänänen, *Introduction à l'étude du latin vulgaire*, Klincksieck, Paris, 1981, p. 47-48 ; J. Herman, *Le latin vulgaire*, Paris, PUF, 1967, p. 44 ; T. I. Walsh, « Spelling Lapses in Early Medieval Latin Documents and the Reconstruction of Primitive Romance Philology », dans R. Wright (dir.), *Latin & the Romance Languages in the Early Middle Ages*, Londres, Routledge, 1991, p. 205-218 (p. 213) ; P. Flobert, « Le latin à la cour de Clovis selon Anthime », dans H. Petersmann et R. Kettemann (dir.), *Latin vulgaire – latin tardif 5, Actes du colloque de Heidelberg 1997*, Heidelberg, Universitätsverlag C. Winter, 1999, p. 19-29 (p. 21) ; C. Gallardo, « El latín vulgar y algunas inscripciones de Hispania », dans C. Arias Abellán (dir.), *Latin vulgaire – latin tardif 7, Actes du Colloque de Séville 2003*, Séville, Universidad de Sevilla, 2006, p. 297-308 (p. 299) ; etc. Sur les aphérèses de groupes initiaux *es-* ou *is-* et ce qu'ils révèlent parfois, en tant qu'hypercorrections, de la réalité du phénomène prosthétique, voir Isidore, *Traité de la Nature*, éd. J. Fontaine, Bordeaux, Féret, 1960, p. 95 (« contrépels d'I prosthétique ») ; J. A. Correa Rodríguez « El latín de las monedas visigodas », dans C. Arias Abellán (dir.), *Latin vulgaire – latin tardif 7, Actes du Colloque de Séville 2003*, Séville, Universidad de Sevilla, 2006, p. 219-241, qui signale une aphérèse *Spali* pour *Hispali*

des erreurs // (p. 334) de graphie entre des groupes en *ins-* suivis de consonne (dans lesquels depuis longtemps la nasale n'était plus prononcée) et les termes simples correspondants (sans préfixe *in-*) : R. Maltby signale ainsi l'orthographe *instructura* chez Isidore (*Et.* 19, 18, 1) dans ce qui s'apparente à une réécriture de Pline (*Nat.* 36, 172), dont le texte porte le simple *structuram*⁴. Même chose avec le préfixe *ex-* devant groupe consonantique en *s-*, facilement confondu avec la prosthèse vocalique : *e(x)spirare*, *spirare* et, donc, *i(n)spirare* risquent d'être tous confondus sous une même graphie phonétique *espirare*, en tout cas sous une même prononciation ; de même *stare* et *exstare*, etc.⁵ Les exemples sont bien connus. Mais pour autant, chez des intellectuels comme Grégoire le Grand ou Isidore, il n'est pas question de voir deux langues différentes dans d'une part le latin et d'autre part le proto-roman (le fameux *early Romance* de R. Wright)⁶.

L'objet de ce travail est de repérer le mécanisme de la prosthèse vocalique dans un texte éminemment littéraire, dont l'auteur est issu d'un territoire concerné par ladite loi phonétique, à savoir les *Etymologiae* d'Isidore de Séville, lues dans l'édition Lindsay (1911)⁷. J. Herman⁸ précise que, parmi d'autres critères, la présence d'étymologies est un facteur qui favorise les orthographes de mots écrits comme ils se prononcent. On pourrait donc croire que le choix du corpus isidorien est par là même très favorable à la découverte d'un gisement de vulgarismes orthographiques. Or il n'en est rien, et notre quête est en réalité paradoxale, car, à quelques exceptions près, la morpho-syntaxe et le vocabulaire de l'évêque de Séville, sont irréprochables et le vulgarisme y est rare. Et quand il s'y présente, il est morpho- // (p. 335) logique ou syntaxique ou lexical⁹, presque jamais phonétique, c'est-à-dire, en l'espèce graphique¹⁰. Les indices de prononciation de la voyelle prosthétique sont évidemment masqués par la graphie. Isidore écrit par exemple avec constance *stare*, *instare* et *ex(s)tare* en bonne et due forme¹¹, dans des emplois à peu près conformes à la norme classique, même si l'on peut soupçonner qu'il prononce ces trois verbes de façon quasi-identique.

Mais nous sommes tout de même aidés dans cette quête par le fait qu'il s'agit d'étymologies. De fait, pour qu'un raisonnement lexicologique soit entériné comme étant de nature étymologique, il faut que soient réalisés (au moins en théorie) les critères suivants :

- il existe deux autonomes mis en rapport l'un avec l'autre, l'un, X, étant l'*explicandum* et l'autre, Y, son étymon (ou sa base dérivante s'il ne s'agit que de morphologie, du type « *statio* vient de *stare* ») ;

- il existe un matériel métalinguistique codifié (par exemple l'emploi de verbes comme *nominare*, *appellare*, *dicere*, *uocare*...) ;

(p. 234) sur une monnaie du roi Liuvigild. De même C. Gallardo, « El latín vulgar », p. 299, sur *lapis ste* (pour *iste*) : aphérèse ou haplographie ?

⁴ « Late Latin and Etymologising in Isidore of Seville », dans H. Petersmann et R. Kettemann (dir.), *Latin vulgaire – latin tardif 5, Actes du colloque de Heidelberg 1997*, Heidelberg, Universitätsverlag C. Winter, 1999, p. 441-450 (p. 444).

⁵ J. Fontaine signale un emploi d'*expectare* dans le *Traité de la Nature* d'Isidore (p. 96) mis pour le simple *spectare*, « confusion de la langue parlée entre *expectare* (prononcé **expectare*) et *spectare* (prononcé avec un *e* prosthétique) ».

⁶ Cf. R. Wright, *Late Latin* ; « The Conceptual Distinction between Latin and Romance : Invention or Evolution ? », dans R. Wright (dir.), *Latin & the Romance Languages in the Early Middle Ages*, Londres, Routledge, 1991, p. 103-113 (p. 108) ; et *A Sociophilological Study of Late Latin*, Turnhout, Brepols, 2002.

⁷ *Isidori Hispalensis Episcopi Etymologiarum sive Originum Libri XX*, éd. W. M. Lindsay, 2 tomes, Oxford-New York, Clarendon Press, 1911. On lira avec intérêt les pages que R. Wright, *Late Latin and Early Romance in Spain and Carolingian France*, Leeds, ARCA, Cairns, 1982, p. 82-95, consacre aux traces de prononciation hispanique chez Isidore de Séville.

⁸ « Sur un exemple de la langue parlée à Rome au VI^e siècle », dans G. Calboli (dir.), *Latin vulgaire – latin tardif 2, Actes du Colloque de Bologne 1988*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 1990, p. 145-157 (p. 146).

⁹ On peut se référer aux travaux décisifs de J. Fontaine, notamment *Isidore de Séville. Genèse et originalité de la culture hispanique au temps des Wisigoths*, Turnhout, Brepols, 2000, et particulièrement p. 167-182 et 283-296. Voir aussi H. Lüdtke, « Le neutre espagnol chez Isidore de Séville », dans C. Arias Abellán (dir.), *Latin vulgaire – latin tardif 7, Actes du Colloque de Séville 2003*, Séville, Universidad de Sevilla, 2006, p. 409-412.

¹⁰ Je reviendrai à la fin sur les deux seuls exemples attestés dans les *Etymologiae* de prosthèse vocalique adscrite, *iscurra* et *escarus*. Ces deux exemples posent un problème théorique.

¹¹ Cf. par exemple 3, 70 ; 8, 11, 18 ; 10, 261... (*stare*) ; 1, 9, 2 (*instans*) ; 10, 135 (*instat*) ; 15, 4, 2 ; 15, 15, 6 (*exstat*).

- ces deux termes sont explicitement mis dans un rapport de cause à effet, d'une manière telle que l'étymon est dans un syntagme ablatif qui fait de lui un complément d'origine (type « *X ab Y dicitur* ») ou dans une proposition causale (type « *X dicitur quod Y est* »)¹² ;

- enfin (et surtout ?) il doit y avoir entre les deux termes X et Y un degré de ressemblance phonétique important, des thèmes communs en assez grand nombre pour que Y puisse passer de façon acceptable pour l'origine lexicale de X.

Signalons d'emblée que, sur ces quatre critères, tous les degrés et tous les à-peu-près existent. X et Y ne sont ainsi pas toujours des autonymes clairement identifiables, car le latin masque souvent dans sa formulation son métalangage (par exemple en accordant Y à l'ablatif s'il est derrière *ex* ou *ab* ou en mettant le gérondif à la place de l'infinitif)¹³ ; le matériel métalinguistique est fréquemment omis, notamment dans les contextes techniques dans lesquels il est suffisamment clair qu'il s'agit d'étymologie ; la relation de // (p. 336) cause à effet peut aller du très explicite au très implicite¹⁴ ; enfin la ressemblance entre les deux termes de la relation étymologique peut être masquée, par exemple par la substitution à Y d'un de ses synonymes¹⁵ ou de son équivalent latin dans le cas où Y est un mot étranger¹⁶. Sur ces questions, je me permets de renvoyer à plusieurs de mes travaux¹⁷.

Étymologies pour l'œil ou pour l'oreille

C'est le quatrième critère, celui de la ressemblance phonétique entre l'*explicandum* X et son étymon Y, qui est de nature à nous aider à reconstituer, malgré la graphie traditionnelle dont se sert l'évêque sévillan, une prononciation typée comme espagnole de la fin du VI^e siècle ou du début du VII^e et dont Isidore était un éminent représentant¹⁸. De fait, certaines étymologies modernes, entendons par là non héritées de Varron ou d'autres lexicographes de l'âge classique, et dont on peut peut-être attribuer la paternité à Isidore lui-même (celles que R. Maltby, « Late

¹² Voir à cet égard O. Spevak, « *Quod, quia* et les locutions conjonctives (Isidore de Séville, *Étymologies* 10) », dans C. Arias Abellán (dir.), *Latin vulgaire – latin tardif* 7, *Actes du Colloque de Séville 2003*, Séville, Universidad de Sevilla, 2006, p. 535-547.

¹³ C'est le type *appellata est enim ex viro uirtus* (Cic., *Tusc.* 2, 43) ou *cum locupletis assiduos appellasset, ab asse dando* (Cic., *Rep.* 2, 40, pour *assiduos ab 'assem dare'*).

¹⁴ C'est le type *alia plane fit oratio ; itaque genus hoc Graeci appellant ἄλληγορίαν* (Cic., *Or.* 94), dans lequel le rapport de cause à effet est explicité par *itaque*, sans lequel on ne verrait pas facilement que *alia oratio* décalque le terme grec ; ou encore *hanc (scil. sapientiam) igitur qui expetunt philosophi nominantur* (Cic., *Off.* 2, 5), dans lequel le rapport de cause à effet entre *philosophi* et *sapientiam expetunt* n'est pas explicité matériellement.

¹⁵ Par exemple dans *quod uerbum (scil. inuidentia) ductum est a nimis intuendo fortunam alterius* (*Tusc.* 3, 20), énoncé où l'étymon attendu et évident *inuidere* (d'ailleurs cité plus haut dans la phrase) est remplacé par *intueri*.

¹⁶ Par exemple dans *Ex quo ipsam aegritudinem λύπην Chrysisippus quasi solutionem totius hominis appellatam putat* (*Tusc.* 3, 61), énoncé dans lequel *solutionem* remplace l'étymon réel mais implicite *λύσιν*.

¹⁷ C. Nicolas, « Autonymie et autonomie syntaxique : les Latins confrontés au métalangage », *RPh*, 73, 1999-1, p. 43-67 ; *Sic enim appello... Essai sur l'autonymie terminologique gréco-latine chez Cicéron*, Louvain, Paris, Dudley Ma, BEC n° 45, Peeters, 2005 ; « La question du genre et du nombre des autonymes en latin », *HÉL*, 27/1, 2005, p. 45-72 ; « Typologie de l'autonymie en latin », dans F. Poli et G. Vottéro (dir.), *De Cyrène à Catherine. Trois mille ans de Libyennes. Etudes grecques et latines offertes à Catherine Dobias-Lalon*, Nancy, Etudes Anciennes, 30, ADRA, diffusion De Boccard, 2005, p. 415-428 ; « Les contours linguistiques flous de la mention », dans C. Nicolas (dir.), *Hôs ephat', dixerit quispiam, comme disait l'autre... Mécanismes de la citation et de la mention dans les langues de l'Antiquité, Recherches & Travaux*, hors-série n° 15, Grenoble, ELLUG, Université Stendhal-Grenoble 3, 2006, p. 125-145 ; « Quel est le statut syntaxique de l'autonyme dans les énoncés latins ? L'exemple des tours *X ab Y* », dans C. Bodelot (dir.), *Éléments « asyntaxiques » ou hors structure dans l'énoncé latin*, Clermont-Ferrand, ERGA, Presses de l'Université Blaise Pascal, 2007, p. 93-106.

¹⁸ Cette même question de la prosthèse vocalique restituable chez Isidore est abordée, parmi d'autres indices d'hispanisme, dans R. Maltby, « Late Latin » et B. García Hernández, « Homonimia y latin vulgar en el libro I de las *Differentiae* de Isidoro », dans C. Arias Abellán (dir.), *Latin vulgaire – latin tardif* 7, *Actes du Colloque de Séville 2003*, Séville, Universidad de Sevilla, 2006, p. 309-328, ce dernier étant centré sur les *Differentiae* et non sur les *Etymologiae*. J'entreprends ici de compléter, parfois d'infléchir, l'information donnée par eux. J'indiquerai systématiquement les données signalées par l'un ou l'autre. Hors signalement, la donnée est mienne.

Latin », p. 443, appelle des *creative* // (p. 337) *etymologies* par opposition aux *traditional etymologies*), ne se conçoivent dans toute leur plénitude que si on les oralise, dans une prononciation restituée.

Je prendrai pour premier exemple cette étymologie du nom *spes* :

Isid., *Et.* 8, 2, 5 : *Spes uocata quod sit pes progrediendi, quasi « est pes ».*

Le mot *spes* (« espoir ») tire son nom du fait qu'il y a un pas d'avance, comme si l'on disait *est pes* « il y a un pas » (ou « un pied » au sens d'une mesure de distance ?).

C'est une étymologie qui répond aux quatre critères définis ci-dessus : on y trouve un *explicandum* (*spes*) et un étymon (*pes*), des termes métalinguistiques (*uocata, quasi*), un lien de cause à effet (*quod*) et une connivence phonétique. Mais constatons que sur ce dernier point, la connivence est bien meilleure si l'on prononce l'*explicandum* avec une prosthèse vocalique et si l'on considère que l'étymon n'est pas le seul terme *pes* mais la phrase *est pes*¹⁹. On en déduira analogiquement qu'Isidore prononce la phrase latine *spes est pes* de la façon suivante : /espés es pés/²⁰. C'est ce genre d'énoncé raccourci, qui a pour fonction de rapprocher X de Y en sautant le cas échéant par dessus les mots qui peuvent les séparer dans l'énoncé réel de l'étymologiste, qui sera utilisé dans la suite pour mieux caractériser la connivence phonique entre les deux termes de l'équation lexicologique.

On voit donc comment la nature même de l'énoncé étymologique est susceptible de nous aider à imaginer la prononciation restituée contemporaine de l'époque d'Isidore en territoire hispanique à partir de formes écrites pourtant dans un latin irréprochable. À cet égard, la contrainte induite par le lien étymologique d'une ressemblance phonétique entre les deux mots postulés, surtout à l'initiale, dont on sait la prégnance particulière, s'apparente à un autre type de contrainte qui révèle sporadiquement la nécessité de prononcer un mot avec une voyelle initiale adventice non notée graphiquement : il s'agit des textes de la poésie rythmique médiévale. De fait, alors qu'un écrivain anglo-saxon comme Aldhelm de Malmesbury n'a pas de mal à intégrer dans la structure de son *Carmen rhythmicum* un octosyllabe allitérant *spissa statim spiramina* (v. 29), tout autant octosyllabe que les autres vers // (p. 338) du poème, un écrivain natif de la Romania occidentale comme le mozarabe Alvare de Cordoue oblige son lecteur (et surtout ses chanteurs) à restituer, *rhythmi causa*, une voyelle, donc une syllabe supplémentaire, devant des mots comme *spiritum, spurcissima, stultorum*, que Blume, éditeur des *Analecta hymnica* XXVII, présente de fait sous la forme ^e*spiritum* etc.²¹

Signalons d'emblée que nombre d'étymologies isidorienne ne posent aucun problème « à l'œil ». Il arrive en effet souvent que l'étymon et l'*explicandum* aient la même structure phonémique initiale ; et souvent, ces correspondances sont héritées des *ueteres*. Ainsi pour le nom de monnaie *stater* par *stare* et *ter* :

Isid., *Et.* 16, 25, 16 : *stater autem medietas unciae est, adpendens aureos tres ; unde et uocatus stater quod tribus solidis stet.*

¹⁹ Il s'agit donc d'un étymon phrasillon, comme on en trouve ailleurs. Par exemple pour l'accusatif *dotem* : *dotem quasi 'do item'* (*Et.* 5, 24, 25) ou pour le nom du trésor, *thesaurum* (*Et.* 16, 18, 6), senti comme un rébus bilingue (implicite) *θέξ aurum* « dépose ton or ». Une variante plus fréquente consiste à traiter l'*explicandum* comme un condensé (presque un acronyme) de l'étymon phrase. Par exemple la célèbre étymologie cicéronienne de *fides* par *FIat quod Dictum ESt* (*Off.* 1, 23). Voir aussi le joli *amicus = AniMI CVStos* (Isid., *Et.* 10, 4).

²⁰ Sur la prononciation **es* de *est* + consonne par un effet de sandhi, des témoignages épigraphiques peuvent être apportés. Voir A. García Leal, « La lengua de las inscripciones latinas medievales de Asturias », dans H. Solin, M. Leiwo et H. Halla-aho (dir.), *Latin vulgaire – latin tardif* 6, *Actes du colloque d'Helsinki 2000*, Zürich, New York, Olms-Weidmann, Hildesheim, 2003, p. 121-138 (p. 129) : POSQUAM.

²¹ Je reproduis l'argument de R. Wright, *A sociophilological Study*, p. 120-122. Textes cités dans R. Wright, *Late Latin*, p. 69. Sur la langue d'Alvare de Cordoue, voir le développement de M. Banniard, *Vina Voce. Communication écrite et communication orale du IV^e au IX^e siècle en Occident latin*, Paris, Institut des études augustiniennes, 1992, p. 423-484.

Le statère est la moitié d'une once, pesant trois *aurei* ; d'où son nom de *stater*, parce qu'il vaut (*stet*) trois sous (*tribus*)²².

De même pour les mots *scammum* et *scalae*, tous deux reliés au verbe *scandere* « monter », ou *speculum* qui fait couple avec *splendor* :

Isid., *Et.* 20, 11, 8 : *Scamna sunt quae lectis altioribus adponuntur ; dicta autem ab scandendo.*

Les marchepieds sont ce qui s'adapte aux lits élevés ; ils tirent leur nom *scammum* du verbe *scandere*.

Isid., *Et.* 19, 18, 4 : *Scalae ab scandendo (...) uocatae.*

Les échelles (*scalae*) tirent leur nom de *scandere*.

Isid., *Et.* 19, 31, 18 : *Dictum autem speculum uel quod ex splendore reddatur, uel...*

On dit *speculum* (miroir) soit parce qu'il s'obtient par l'éclat (*splendor*), soit....

Certes, le recueil très encyclopédique d'étymologies de l'évêque sévillan, qui n'est ni un sermon ni une Vie de saint, n'a pas vocation à être lu à haute voix aux ouailles ni à être oralisé devant un vaste public populaire qu'il faudrait édifier. Mais on sait l'intérêt que porte Isidore aux questions de // (p. 339) langue, de lecture à haute voix et de prononciation²³ et il existe, à côté de ce corpus classique d'étymologies « pour l'œil » un certain nombre d'étymologies manifestement « pour l'oreille ». Entendons-nous sur cette distinction, qui concerne forcément une période de l'histoire de la langue (ou mieux : de l'écriture) dans laquelle le code écrit (stable depuis des siècles) et le code oral (en constante évolution) se sont sensiblement séparés : l'étymologie pour l'œil connecte deux mots graphiquement proches, quelle que soit leur prononciation spécifique, l'étymologie pour l'oreille connecte deux mots homophones (ou au moins paronymes) à une époque donnée, que le code graphique de l'époque antérieure n'incitait pas spontanément à rapprocher. L'évolution de la prononciation étant à peu près linéaire sur une zone géographique donnée, on peut dire, empiriquement, que deux mots graphiquement proches ont une bonne chance d'être restés tout au long de leur évolution jusqu'à l'époque donnée, également phonétiquement proches (ainsi *stater* et *stat* ont subi conjointement le mécanisme de la prosthèse, qui, par là même, augmente leur connivence) et que, donc, l'étymologie pour l'œil est toujours aussi pour l'oreille, alors que la réciproque n'est pas vraie. Précisons un peu. Il se peut, certes, qu'une déperdition de phèmes communs se produise à l'oral, sans qu'elle soit matérialisée par la graphie. Par exemple *factum* a un groupe central *-ct-* qui va subir une altération particulière, différente de celle qui va affecter le *c* qu'on a dans *facio*. En l'espèce, la connivence phonique de l'étymologie pour l'oreille pourrait sembler avoir un peu perdu par rapport à la connivence de la forme graphique, qui garde un noyau stable *fac-*. Mais d'une part le sentiment d'unité paradigmatique et d'autre part le fait, capital, que les *litterati* de l'Antiquité tardive apprenaient à écrire selon une méthode qui, ne pouvant plus être strictement phonétique (à un graphème correspond un phonème et réciproquement), est devenue logographique (comme dans le cas des langues à orthographe, tels l'anglais et le français)²⁴, il ne viendrait à aucun lecteur contemporain d'Isidore l'idée de réfuter le rapprochement *facio* / *factum* au motif que la prononciation du *c* y

²² De même pour le nom de la balance *statera* (16, 25, 4), parce qu'elle s'équilibre (*stet*) avec trois objets, les deux plateaux et l'aiguille centrale. Ces deux étymologies sont d'Isidore lui-même : cf. R. Maltby, *A Lexicon of Ancient Latin Etymologies*, ARCA, Leeds, Cairns, 1991, s.v.

²³ On peut se référer par exemple à M. Banniard, « Le *lector* en Espagne wisigothique d'après Isidore de Séville : de ses fonctions à l'état de la langue », *REAug*, 21, 1975, p. 112-144, et *Viva Voce*, p. 218-248 et, naturellement, aux travaux de J. Fontaine, dont le monumental *Isidore de Séville et la culture classique dans l'Espagne wisigothique*, 2 vol., Paris, 1959, p. 57 et suivantes.

²⁴ Voir R. Wright, *A sociophilological Study*, p. 9 : « *The traditional spellings of words continued to be taught as correct, naturally, for phonetic script had not been invented yet (...). But the gradually increasing divergences, between correct orthography and any intuitions which we can envisage them as having had concerning phonetic details, do not seem to have worried Romance speakers. In practice, it may be reasonable for us to suggest that the teaching of spelling was done on an increasingly logographic basis – that is, word by word (as in modern Britain) rather than merely sound by sound.* »

serait différente. Donc le nombre d'étymologies pour l'œil reste stable. En revanche, le nombre d'étymologies pour l'oreille est en constante progression, l'usure phonétique des finales, des prétoniques internes, des pénultièmes atones, la sonorisation des occlusives sourdes intervocaliques, la perte du critère quantitatif joint à la // (p. 340) modification du timbre des voyelles, la confusion entre *b* et *v*, etc., créant sans cesse de nouvelles collisions homonymiques ou paronymiques susceptibles de susciter de nouvelles correspondances lexicologiques²⁵.

Ces étymologies pour l'oreille sont donc celles qui peuvent paraître bizarres visuellement, auxquelles il semble manquer des points de contact phonétiques quand on compare les deux mots mis en relation. Par exemple, on peut en chercher une chaque fois que l'*explicandum* n'a pas la même initiale que son étymon²⁶. On sait en effet que l'identité du graphème initial est pratiquement de mise entre les deux termes de l'équation. Ainsi Cicéron (*Nat.* 2, 67) pose pour le nom de Janus l'étymon *ire*, relation dans laquelle seul le graphème initial *I* est commun²⁷. Mais parfois, l'identité qui manque à l'initiale est rétablie à l'oreille. Par exemple :

Isid., *Et.* 12, 2, 35 : *Histrix animal in Africa erinacii simile, uocatum ab stridore spinarum*

Le porc-épic (*bistrix* = *hystrix*) est un animal d'Afrique semblable au hérisson, nommé *bistrix* à cause du bruit (*stridor*) que font ses épines (/istris aβ istridóre/).

Ou bien, avec une voyelle graphique de trop du côté de l'étymon, cette fois :

17, 9, 103 : *Spartus frutex uirgokus sine foliis, ab asperitate uocatus.*

Le sparte est un arbrisseau à tige et sans feuille, nommé *spartus* (= *spartum*) en raison de ses piquants (*asperitas*) (/aspárto aβ asperidáde/)²⁸. // (p. 341)

Et, avec beaucoup d'implicite (et des réserves sur notre propre interprétation) :

16, 4, 18 : *Schistos inuenitur in ultima Hispania.*

Le schiste a des gisements au fin fond de l'Espagne.

Peut-être y a-t-il plus ici qu'une simple indication encyclopédique²⁹. On peut supposer que, comme pour les autres minéraux cités dans ce chapitre, la notule sur le schiste est d'abord lexicologique. Dans ce cas, la clé de l'interprétation est nécessairement *ultima* <*Hispania*>, et nous proposons de comprendre que l'étymon est un mot grec (comme l'*explicandum* lui-même), que l'absence d'ablatif en grec oblige à remplacer par son correspondant latin (c'est le principe de

²⁵ Voir R. Wright, *Late Latin*, p. 20-30.

²⁶ Hormis, bien sûr, le cas, banal, où un préverbe ou un composé transparent est mis en relation avec le terme simple correspondant. Par exemple *Et.* 10, 40 : **Constans** dictus quod undique **stat** (...). **Confidens**, quod sit in cunctis **fiducia** plenus. Etc.

²⁷ Mais comme, avec sa syntaxe intégrationniste de l'autonymie, il écrit *Ianum* (...), quod ab **eundo** nomen est ductum, en sorte que l'unique point de contact entre les deux membres du binôme est supprimé, on a pu être tenté de récrire le texte de Cicéron, censé proposer, selon Cornificius, une graphie *Eanus* pour *Ianus* : cf. Macrobe, *Sat.* 1, 9, 11 : *Cicero, inquit, non Ianum sed Eanum nominat, ab eundo.* Se trouve ainsi rétablie l'identité du graphème initial, qui est une sorte de condition *sine qua non*. Il y a bien sûr des binômes discordants sur l'initiale, mais la connivence est alors massive sur le reste de la correspondance. Ainsi, chez Isidore (*Et.* 13, 20, 3 : *ab eundo [...] unda uocata*), le rapport entre *unda* et *ire*, plus précisément casualisé au gérondif **eundo**. Mais statistiquement, c'est une rareté : les étymons ont presque toujours la même initiale que l'*explicandum*.

²⁸ Comme on voit, nous profitons de l'absence de notation de la voyelle prosthétique pour adapter son timbre au contexte : *espes*, *istridor*, *aspartus*. On verra plus bas, avec *escarus*, *iscurra* et *ustipula*, qu'Isidore lui-même nous y autorise. R. Sampson, *Vowel Prosthesis*, propose un classement selon le timbre de la voyelle prosthétique, et il a effectivement prévu un chapitre pour les « A-prosthesis », avec un timbre très ouvert de nature à nous étonner *a priori*. Mais *spartus* nous en offre bien ici une occurrence (invisible), plutôt qu'une étymologie « de type varronien » avec *demptio litterae* comme le suppose J. André dans son édition du livre XVII, Paris, Les Belles Lettres, p. 222, n. 555. Signalons toutefois que les prosthèses en A chez Sampson se trouvent devant des mots à initiale *r*.

²⁹ Cette étymologie (si c'en est une) n'est pas répertoriée dans R. Maltby, *Lexicon*, ni dans C. Marangoni, *Supplementum etymologicum Latinum I*, Edizioni Università di Trieste, 2007.

l'étymologie grecque sans grec) : comprenons implicitement, peut-être, *schistos ab ἔσχατος*, voire, avec un superlatif fautif, *schistos ab *ἔσχιστος* (d'où /eskisto aβ éskisto/).

L'hypothèse de la graphie *s-* pour *ex-* dans des étymologies pour l'oreille

Voici un exemple curieux qui, par comparaison avec d'autres cités ci-après, nous donne peut-être une indication de méthode d'Isidore et un point de départ pour des raisonnements analogiques :

Isid., *Et.* 12, 6, 60 : *Sfungia a fingere, id est nitidare et extergere, dicta.*

L'éponge (*sfungia* = *spongia*) tire son nom de *fingere*, c'est-à-dire polir et nettoyer.

En l'occurrence, le ms. K corrige *fingere* en *sfingere* (qui n'existe pas), preuve que le copiste est choqué par ce défaut à l'initiale. Mais (sans prendre parti sur le sens de *fingere*, largement forcé pour un raisonnement *ad hoc*) l'appariement est rendu meilleur si l'on considère qu'il s'agit d'une étymologie pour l'oreille : *esfungia a fingere*, comme si *es-* (restitué à la lecture orale) était le préfixe *ex-*, en sorte qu'il ne reste plus qu'à commenter l'appariement **sfungia / fingere*, qui est très acceptable, et qui s'apparente, à la graphie près, à ces couples de lexèmes que l'étymologiste met en relation comme *exosus / osus* ou *exustus / ustus* (*Et.* 10, 91). De fait, pour l'oreille hispanique du début du septième siècle, la confusion entre *ex-* et *es-* est clairement établie³⁰. Des // (p. 342) témoignages épigraphiques l'attestent³¹, Isidore lui-même le laisse entrevoir dans ses *Differentiae* et dans ses *Etymologiae* :

Isid., *Et.* 5, 30, 20 : *Hesternum est pridie ; et dictum besternum ab eo quod iam dies ipse sit a nobis extraneus et praetereundo alienus.*

Hesternum signifie « la veille » ; et le mot *besternum* vient du fait que ce jour même nous est étranger (*extraneus*) et autre, par le fait d'être passé.

Dans ses *Differentiae*, c'est le couple *besternum / externum* (encore bien plus probant phoniquement) qu'il s'agit de distinguer. Car, de fait, les deux termes sont homophones dans la prononciation contemporaine³².

Donc *sfungia*, avec son étymon postulé *fingere*, peut s'interpréter, via l'oreille, comme une graphie déviante d'**exfungia*. Si bizarre que puisse paraître cette hypothèse, elle est corroborée par d'autres faits isidoriens. Ainsi lorsque, dans une étymologie avec *quasi* (dont il est familier), Isidore postule un mot inexistant qui est un « chaînon manquant » dans son raisonnement et que ledit chaînon manquant pose de fait une équation entre la graphie *sK-* et la graphie *exK-* (où *K* vaut pour toute consonne) :

Isid., *Et.* 18, 2, 8 : *Spolia autem a palleis, quasi expallia.*

Quant aux dépouilles, elles tirent leur nom *spolia* des manteaux (*pallia*), comme si le mot était *expallia*.

³⁰ Voir I. Fischer, « Phonétique et graphie dans l'*Appendix Probi* », dans H. Solin, M. Leiwo et H. Halla-aho (dir.), *Latin vulgare – latin tardif 6, Actes du colloque d'Helsinki 2000*, Zürich, New York, Olms-Weidmann, Hildesheim, 2003, p. 237-244. La faute inverse de graphie, de type *aries non ariex* (*App. Pr.* 148), en est une autre preuve.

³¹ Voir par exemple A. García Leal, « La lengua de las inscripciones », p. 129 : *DESTERAM* (inscription 161 des Asturies dont la date n'est pas précisée dans le corps du texte ni dans les notes 2-8 de l'article. L'inscription, avec son numéro, est empruntée au corpus constitué par F. Diego Santos, *Inscripciones medievales de Asturias*, Oviedo, Principado de Asturias, Servicio de Publicaciones, 1995).

³² Voir B. García Hernández, « Homonimia y latín vulgar », p. 321 : « *La razón de esta 'diferencia'* [scil. 12 *inter besternum et externum...*] (...) *es distinguir homónimos, que se confunden en la pronunciación vulgar, y nos es la de distinguir el significado de dos sinónimos, que no lo son* » ; *ibid.* p. 326-327 : « *La simplificación popular del prefijo ex- en es-, por una parte, y la adición de una e protética a los radicales que comienzan por s líquida, por otra, dan lugar a la colisión homonímica de spirare y expirare (258) y de expectatur y spectatur (266) ; en el primer caso debía de ser particularmente chocante por la antinomia de los significados y en el segundo caso más difícil de discernir por su proximidad* ».

Isid., *Et.* 15, 13, 13 : *Squalidus ager quasi excolidus, quod iam a cultura exierit ; sicut exconsul, quod a consulatu discesserit.*

On dit d'un champ qu'il est *squalidus* (« aride »), comme on dirait *excolidus* au motif qu'il n'est plus cultivé ; de même parle-t-on d'un *ex consul*, parce qu'il a quitté le consulat.

Isid., *Et.* 9, 5, 25 : *Latine autem spurii quasi extra puritatem, id est quasi immundi. // (p. 343)*

En latin, on appelle les bâtards *spurii*, comme si cela venait de *extra puritatem* (« hors pureté »), c'est-à-dire presque immondes.

Les deux premiers exemples sont très instructifs. *Quasi* signifie systématiquement dans ce contexte que le mot qu'on lit à sa droite est une reconstruction. Signalétique comparable à l'astérisque des linguistes modernes, l'adverbe nous donne à lire un mot qui n'existe pas. Dans le cas présent, il signale nettement une graphie correcte (quoique non attestée) à même d'expliquer le mot réel, dont la graphie est déviante. *Spolia* est donc présenté comme un avatar du théorique *expallia*, à côté duquel existe un authentique parasynthétique *expalliatu*s (chez Plaute, *Cas.* 945) « à qui l'on a ôté son manteau ». *Squalidus*, quant à lui, serait la graphie fautive d'un théorique *excolidus*, où l'on retrouve la famille de *colere* et dont le sens (à déduire de *exconsul*) est « qui a cessé d'être cultivé ». Le troisième exemple met en relation *spurius* avec le tour *extra puritatem* et invite à lire *spurius* comme une graphie déviante d'un théorique *expur(i)us*. Et ces trois énoncés, qui contiennent les mêmes à-peu-près pour ce qui relève du timbre des voyelles (*spol-* vs *expall-*, *squal-* vs *excol-*, *spūr-* vs *pūr-*, la différence de quantité du *u*, dans ce dernier cas, étant relayée par une différence qualitative *spor-* avec *o* fermé vs *pur-*), autorisent à compléter l'argument de 12, 6, 60 de la façon suivante : *sfungia <quasi exfingia> a fingere etc.*³³

On peut donc être tenté d'expliquer de cette même façon un certain nombre d'étymologies :

20, 16, 6 : *Nam ex timore stimuli nuncupati.*

Car c'est de la crainte (*timor*) qu'ils inspirent que les aiguillons (*stimuli*) ont été désignés ainsi [*stimulus <quasi extimulus> ex timore*]³⁴.

20, 16, 7 : *Strigiles nuncupati a tergendo, quod his equi tergantur.*

Le nom des strigiles vient de *tergere*, parce qu'ils servent à nettoyer les chevaux [*strigiles <quasi extrigiles> a tergendo*].

20, 14, 7 : *Scudicia dicta eo, quod circa codicem terram aperiat ; et quamvis eius usus in reliquis operibus habeatur, nomen tamen ex codice retinet.*

La binette (*scudicia*) tire son nom du fait qu'elle ouvre la terre autour de la souche (*codex*) ; et bien qu'il serve dans tous les autres travaux, c'est néanmoins de la souche que l'outil tire son nom [*scudicia <quasi excodicia> ex codice*]. // (p. 344)

15, 16, 6 : *Strata dicta quasi ungli pedibus trita.*

La route (*strata*) est ainsi dite parce qu'elle est pour ainsi dire usée (*trita*) par les piétons [*strata <quasi extrita> <a> trita*].

12, 8, 4 : *Scabrones uocati a cabo, id est [a] caballo, quod ex eis creentur. Sicut autem scabrones nascuntur de equorum carnibus putridis, ita ex his iterum saepe nascuntur scarabaei ; unde et cognominati sunt.*

Les frelons (*scabrones*) tirent leur nom de *cabo*³⁵, c'est-à-dire *caballus* ('cheval'), parce que c'est des chevaux qu'ils naissent. Or de même que les frelons naissent de la carcasse (*carnibus*)

³³ J. André dans son édition du livre XII, Paris, Les Belles Lettres, 1986, p. 219, n. 426, justifie aussi le développement sémantique *fingere id est nitidare*. Il signale notamment que c'est plutôt le préverbe en *ex-*, *effingere* qui a ce sens de « nettoyer ». Cela renforce l'hypothèse de lecture de *sfungia* en *exfingia*.

³⁴ L'étymologie n'est pas signalée dans R. Maltby, *Lexicon*, ni dans C. Marangoni, *Supplementum*.

³⁵ Pour le coup, X et Y sont des vulgarismes. *Scabro* est un nom populaire (à variantes multiples) du frelon, *crabro* en latin classique ; *cabo* (-onis) est un vulgarisme qu'on trouve chez les glossateurs. Cette étymologie isidorienne est indéniablement « moderne ». Sur ces deux mots, voir J. André dans son édition citée du livre XII, p. 67, n. 62 et p. 289, n. 599.

putrescente des chevaux, de même aussi naissent souvent des chevaux des scarabées (*scarabaei*) [*scabriones* <*quasi excabriones*> a cabo ; *scarabaei* <*quasi exscarabaei*> ex carnibus]³⁶.

20, 7, 1 : *Scortia, uas olearium eo quod sit ex corio dictum.*

La *scortia*, récipient pour l'huile, tire son nom du fait qu'elle est en cuir (*corium*) [*scortia* <*quasi exscortia*> ex corio]³⁷.

Parfois, l'*explicandum* à initiale *s-* est explicitement corrélé à un étymon en *ex-*, en sorte qu'il n'est peut-être même pas nécessaire de suppléer un préfixé en *ex-* pour le mot de départ : une simple prononciation avec prosthèse d'un côté donne toute la connivence nécessaire avec l'étymon en *ex-* (prononcé *es-*) :

17, 2, 3 : *Stercus autem uocatum vel quia sternitur in agris, vel quia extergi oporteat.*

Le nom du fumier (*stercus*) vient du fait qu'on le répand (*sternitur*) dans les champs ou de ce qu'il doit être nettoyé (*extergi*) [**estercus quia estergi...>*]³⁸. // (p. 345)

16, 21, 6 : *dicta scoria quia de ferro excutitur.*

La scorie (*scoria*) tire son nom du fait qu'elle se détache (*excuitur*) du fer [**escoria quia escuitur*].

20, 9, 10 : *Sporta uel quod ab sparto fieri solet, uel quod exportet aliquid.*

Le panier (*sporta*) se dit *sporta* soit parce qu'il est habituellement fait en sparte, soit parce qu'il transporte (*exportet*) quelque chose [**esporta quod esportet*]³⁹.

18, 12, 2 : *scutum appellatum eo quod a se excutiat telorum ictum.*

Le bouclier tire son nom *scutum* de ce qu'il repousse (*excuit*) loin de lui les traits qu'on envoie [**escutum quod escutiat*]⁴⁰.

On a vu que des mots pouvaient recevoir plusieurs étymologies, l'une pour les yeux et l'autre pour les oreilles (ci-dessus *stercus* et *sporta* par exemple). On a aussi le cas de plusieurs *explicanda* hétérogènes recevant une même étymologie. Par exemple :

20, 5, 5 : *calices et calathi et scalae poculorum genera, antea ex ligno facta, inde et uocata ; Graeci enim omne lignum κᾶλλα dicebant.*

Les *calices*, les *calathi* et les *scalae* sont des sortes de coupes à boire, autrefois fabriquées en bois, d'où elles tirent leur nom ; de fait, les Grecs désignaient toutes les sortes de bois du nom de κᾶλλα.

On a donc deux étymologies graphiquement sans surprise : *calices* a κᾶλλα, *calathi* a κᾶλλα (pour l'œil), et une pour l'oreille : *scalae* doit implicitement se comprendre comme équivalant à **excala*, que l'on déduit de *ex ligno* <*facta*>, ce qui lui donne le sens « étymologique » de « fait de bois » (*ex κᾶλλα*).

³⁶ Cf., avec plus d'implicite, 11, 4, 3 *sicut de uitulorum carnibus putridis apes, sicut de equis scarabei, de mulis locustae, de cancris scorpionis...* Peut-être peut-on inférer du dernier mot cité *scorpionis* <*quasi exscorpionis, a corpore cancrorum*> ?

³⁷ Il peut bien sûr s'agir aussi d'une pure étymologie pour l'œil si l'étymon est non pas *corium* mais *scortum*, qui signifie également « cuir ». Mais on peut préférer notre interprétation, dans la mesure où d'une part *corium* est l'étymon des mots romans qui le continuent avec le même sens (par ex. fr. *cuir* et cast. *cuero*) et où d'autre part *scortum* est, lui, principalement compris dans son sens de « prostituée » à l'époque tardive. Pour s'en convaincre, on peut relire les contorsions de Donat commentant le mot *scortum* dans son commentaire à *Eun.* 424, 2-3.

³⁸ La première étymologie de *stercus* par *sternere* est correcte « pour l'œil », la seconde, par *extergere*, est pour l'oreille. On notera, outre la question de la prosthèse vocalique, la confusion de sonorité entre la gutturale sourde de *stercus* et la sonore de *tergere*, qui est également une marque bien connue du latin tardif.

³⁹ Des deux étymologies proposées, la première, *sporta* a *sparto*, est pour l'œil, la seconde seule est pour l'oreille.

⁴⁰ Notre graphie tient compte du fait que le *u* long de *scutum* tend vers *u* alors que le *u* bref de *excutio* tend vers *o* fermé. Elle intègre aussi la prononciation du *t* intervocalique ici, du *t* devant yod là. En quelque sorte, l'étymologie *scutum* / *excutere* est à la fois en partie pour l'œil, en partie pour l'oreille.

Variantes sur le schéma sK- = graphie de exK-

Du coup, on peut supposer que le cumul « pour l'œil et pour l'oreille » (qui rend la relation entre les deux termes particulièrement forte, puisque la première étymologie n'annule pas la seconde) peut se présenter aussi implicitement. Il nous semble qu'on peut voir un exemple de ce cumul implicite avec l'énoncé suivant : // (p. 346)

18, 6, 4 : *Alii spatam Latine autumant dictam, eo quod spatiosa sit, id est lata et ampla : unde et spatula in pecoribus.*

D'autres affirment que *spata* (« épée » ou « battoir ») vient du fait que l'objet ainsi désigné est spacieux (*spatiosa*), donc ample et large ; d'où aussi le nom de la *spatula* (« épaupe » ? « palette » ?) pour les animaux.

Spatula est explicitement corrélé à *spata* dans une étymologie (ou une simple dérivation) pour l'œil, et, par transitivité, à *spatium*. Mais ne peut-on voir aussi, préparé par la synonymie *ampla et lata*, un rapprochement implicite pour l'oreille avec *patula*, ce qui ferait de *spatula* (graphie pour **expatula*) également un dérivé de *patulus* ?

De proche en proche, d'implicite en implicite, d'ellipse en ellipse, il peut arriver que le raisonnement nécessite quelques étapes intermédiaires pour être reconstitué. Ainsi dans cet exemple, où Y est remplacé par un synonyme :

11, 1, 127 : *Splen dictum a supplemento ex contraria parte iecoris, ne uacua existeret.*

La rate tire son nom *splen* du fait qu'elle est un surplus à l'opposé du foie, pour éviter que cette partie reste vide.

Il ne semble pas qu'il faille se contenter d'une relation *splen / supplementum*, qui est acceptable sans plus. Je pense qu'il faut comprendre que l'étymon, considéré comme évident, a ici été remplacé par un équivalent et qu'il faut le rétablir sous une forme plus satisfaisante sur le plan phonique : *splen* <quasi *explen*> <ex *pleno*>.

Une autre difficulté d'interprétation peut provenir du remplacement d'un étymon grec par son équivalent latin :

16, 23 : *Stagni etymologia ἀποχωρίζων, id est separans et secernens.*

L'étymologie du nom de l'étain (*stagnum* = *stannum*) est ἀποχωρίζων, qui veut dire « séparant » et « dissociant ».

Isidore explique que ce métal permet de séparer l'or et l'argent du cuivre et du plomb lors de la combustion. Voilà pour la sémantique. Mais où est la connivence phonétique là-dedans ? On peut peut-être proposer, à titre d'hypothèse sans doute risquée, de remplacer l'étymon postulé par l'un de ses synonymes, comme τέμνειν ou, mieux, τάμνειν, ce qui donne *stagnum* <quasi *extannum*> <a *τάμνειν*>.

Autre exemple un peu énigmatique :

4, 6, 11 : *Spasmus (...). Quam passionem a corde nominatam dixerunt, qui in nobis principatum uigoris habet.*

Le spasme (...). Cette affection tire son nom du cœur, qui, chez nous, est le siège principal de la vigueur. // (p. 347)

L'étymon postulé pour *spasmus* semble être *cor*, ce qui est évidemment absurde. On soupçonne, étant donné la nature de l'*explicandum*, que l'étymon devrait être un hellénisme. Ne trouvant pas de terme grec ressemblant à (*s*)*spasmus* et signifiant « cœur », je me demande si, malgré la formulation isidorienne, l'étymon ne serait pas plutôt *passionem*, ce qui autoriserait à reconstituer

un énoncé *spasmus* <*quasi expasmus*> <*a passione*>, voire <*a pathemate*> (ou quelque équivalent de cette famille lexicale), avec latinisation d'un mot grec⁴¹.

Même raisonnement avec :

18, 6, 4 : *Spatha a passione dicitur, Graeco uerbo, quoniam παθεῖν Graece dicitur pati.*

Spatha ('épée') vient de l'idée de souffrance, en grec, puisque *souffrir* se dit *παθεῖν* en grec.

Le couple est moins *spatha* / *passio* (ou *pati*) que *spatha* / *παθεῖν*, et le raisonnement complété donnerait *spatha* <*quasi expatha*> *a* <*παθεῖν*>.

En outre, dans certains cas, le rapport entre X et Y semble inversé, et c'est l'étymon qui porte l'initiale en *s*-, comme si c'était lui le « préfixé » :

12, 1, 25 : *Porcus, quasi spurcus.*

Porcus (« porc »), comme *spurcus* (« immonde »).

16, 3, 7 : *Pumex uocatur eo quod spumae densitate concretus fiat.*

La pierre ponce tire son nom *pumex* du fait qu'elle se forme par la concrétion d'une écume (*spuma*) condensée.

En 12, 1, 25, Isidore semble induire que *porcus* est une graphie de *spurcus*, donc de **exporcus*. On attendrait plutôt, par analogie des exemples ci-dessus, *spurcus* <*quasi exporcus*> *e porco*. C'est bien d'ailleurs, implicitement, ce qu'on a en 10, 254 : *Spurcus, quod sit impurus*, où *impurus* « remplace » un *porcus* manifestement évident (s'il ne s'agit pas de *spurius* : cf. ci-dessus l'exemple de 9, 5, 25). En 16, 3, 7, Isidore induit que *spuma* est l'étymon de *pumex*, alors qu'on attendrait analogiquement un énoncé inversé du type *spuma* <*quasi expuma*> *a pumice*.

Ces deux contre-exemples apparents ne remettent pas en cause l'hypothèse. Il y a bien d'autres exemples, chez Isidore, de couples constitués d'un terme simple et d'un préfixé où l'on voit que la filiation est inversée ou que l'ordre base-dérivé ou dérivé-base est indifférent, en sorte que la « bévue » *pumex a spuma* équivaut strictement à *spuma a pumice* ; chacun des deux // (p. 348) termes est possiblement l'étymon de l'autre et tout dépend en réalité du terme dont il part. Citons par exemple des dérivations inverses comme *tabernaculum*, supposé descendre de *contubernium* (9, 7, 23) ; *castus*, dont la base est *castratio* (10, 33) ; *celer*, qui dérive de *celeritas* (10, 52) ; *colonus* de *colonia* (10, 53) ; *canus* de *candidus* (10, 59) ; ou des dérivations en boucle, comme celle de *aequus*, *aequitas* et *aequalis* (10, 7) dans la chaîne desquels on peut entrer par où l'on veut (peut-être aussi *amicus* et *hamus* en 10, 5). Etc.

L'hypothèse de l'incorporation de la préposition *ex* à l'étymon

Mais, après tout, il se pourrait que l'explication pour tous ces couples de termes soit autre et qu'il ne soit pas nécessaire de postuler un énoncé en *quasi* avec la reconstruction d'un préfixé inventé *ad hoc*. En effet, il pourrait paraître gênant de supposer qu'Isidore postule des orthographes modernes en *s*- pour *ex*- y compris pour des mots de pur latin républicain⁴². Peut-il vraiment laisser croire qu'un Cicéron écrivait par exemple *scutum* alors qu'il aurait dû écrire *excutum* ?

Je propose donc d'interpréter les couples cités ci-dessus d'une manière moins complexe. Isidore de Séville utilise toutes les ressources du métalangage pour arriver à ses fins. Pour expliquer par exemple que *unda* vient de *ire* (comme on l'a vu ci-dessus note 28), il se sert de la plasticité du gérondif de ce verbe, qui offre une forme *eundo*, et rédige son énoncé de façon à ce qu'il intègre cette forme ainsi lemmatisée. Mais dans d'autres cas, toujours *ad hoc*, il n'hésite pas à

⁴¹ L'étymologie (si c'en est bien une) n'est pas signalée dans R. Maltby, *Lexicon*, ni dans C. Marangoni, *Supplementum*.

⁴² C'est bien pourtant ce qu'il fait avec *spolia*, explicitement : cf. *supra*.

incorporer du matériel métalinguistique à l'étymon⁴³. C'est ce qu'on doit comprendre d'énoncés dans lesquels (une fois encore) il y a une disparité à l'initiale entre les deux membres du binôme. Quand il dit : 5, 25, 21 : *Dicta arra a re*, ou 12, 1, 38 : *Asinus et asellus a sedendo dictus, quasi asedus*, ou 12, 1, 27 : *Aper a feritate dictus, ablata F littera et subrogata P*, ou 10, 12 : *Aerumnosus a rumine dictus*, on voit que lorsque l'*explicandum* commence par *a*, l'étymon peut ne commencer qu'à la première consonne, comme si, en fait, il fallait intégrer la préposition *a* à l'étymon pour rétablir la connivence dès l'initiale : *arra a re* (/ára aré/), **asedus a sedendo* (/ásedo asedéndo/), *aper a fer* (/áper afer*/). Pour 10, 12, on peut être tenté de restituer la préposition *a* à la place de *e* : les deux prépositions, dans ces contextes étymologisants, sont strictement interchangeable et ont pu être interverties par la tradition manuscrite ; la correction permet d'améliorer la connivence : *aerumnosus e rumine* (/eronnóso erúnne/⁴⁴), comme, inversement, pour 14, 4, 8 *Epirus a Pyrrho Achillis filio cognominata*, qu'on pourrait // (p. 349) préférer corriger en *Epirus e Pyrrho etc.* (d'où le probant rapprochement pour l'oreille /epíro epíro/).

Devant l'évidence de cette pratique isidorienne⁴⁵, on peut intégrer cette manière de faire à nos énoncés impliquant une prosthèse vocalique. Prenons par exemple cette étymologie :

18, 69, 1 : *Haec et sfera a ferendo uel feriendo dicta*⁴⁶.

<La balle> s'appelle aussi *sphère*, dont le nom *sfera* (= *sphaera*) vient de *ferre* (« porter ») ou de *ferire* (« frapper »).

Si l'on suppose ici une faute de scribe, on a tout intérêt à corriger la préposition *a* par *ex* pour gagner des points de contact phonétiques en restituant un énoncé condensé *sfera ex fer(i)endo* dont il faut imaginer la prononciation sous la forme /esféra esfer(y)éndo/.

Nous pouvons donc désormais reprendre nos autres exemples en *sK-* glosés ci-dessus comme des avatars de formes en *exK-* et reconstituer à la place une simple étymologie pour l'oreille, pour peu qu'on incorpore à l'étymon la préposition (dans ce cas, systématiquement *ex*) : d'où, sans rappeler les références, qu'on retrouvera ci-dessus :

Scabrones ex cabo (/eskaβrónes eskáβo/) ; *scarabaei ex carnibus* (/eskaraβéi eskárniβo/) ;

Scala ex κᾶλα (/eskála eskála/) ;

*Schistos *ἔσχιστος* (/eskísto éskisto/) (?) ;

Scortia ex corio (/eskórtiya eskóryo/) ;

Scudicia ex codice (/eskodékya eskódege/) ;

Scutum quod <excudere potest> (/eskúdo eskódere/) ;

Sfera ex ferendo uel exferiendo (/esféra esfer(y)éndo/) ;

Sfungia ex fingere (/esfúŋya esfíngere/) ; // (p. 350)

Spasmus ex πάθημα (/espásmo espádema/) (?) ;

⁴³ Voir C. Nicolas, « Les contours », p. 138-140.

⁴⁴ Je restitue une prononciation qui tient compte de la confusion entre *ae* et *e* et de la chute de la posttonique interne, deux faits qui sont massifs dans l'épigraphe. On peut aussi choisir l'option de la voyelle d'appui dans le groupe *mn* : **erominóso e rúmíne*, phénomène bien connu lui aussi des romanistes : voir par ex. C. Gallardo, « El latín vulgar », p. 299 : *gimanasius*.

⁴⁵ Au corpus de laquelle on ajoutera un exemple bien connu, l'étymologie du nom antique de Séville : 15, 1, 71 : *Hispalis autem a situ cognominata est, eo quod in solo palustri suffixis in profundo palis locata sit, ne lubrico atque instabili fundamento cederet*. J. Fontaine, dans son édition citée du *Traité de la Nature*, p. 99, n. 3, suppose joliment qu'il faut comprendre *Hispalis ab his palis* (avec un déictique fort intéressant). Malgré la séduction évidente de cette suggestion, je pencherais plutôt pour une simple étymologie pour l'oreille avec préposition incorporée à l'étymon : *Hispalis ex palis*, prononcé /éspalis espális/.

⁴⁶ B. García Hernández, « Homonimia y latín vulgar », p. 311-312, précise que « la siguiente explicación etimológica, *haec et sfera a ferendo uel feriendo dicta* (Orig., 18, 69, 1), sólo se entiende, como dice Fontaine [scil. Isidore, *Traité de la Nature*, p. 100, lequel parle d'un « calembour étymologique »], desde la forma vulgar *sfera* y resultaría demasiado extraña si hubiera que partir de la forma culta *sphaera* ». Mais nous pensons que ce n'est pas seulement l'orthographe qui est en jeu ici, mais bien la prononciation, d'une part, et cette particularité d'intégrer, quand nécessaire, le matériel métalinguistique à l'explication lexicologique, d'autre part.

Spatha ex παθεῖν (/espáda espadín/);
Spatula ex patula (/espádula espádula/) (?);
Spuma ex pumice (/espúma espúmige/);
Spurcus ex porco (/espórko espórko/);
Splen ex pleno (/esplén espléno/);
Stagnum ex τάμνειν (/estánno estánnin/) (?);
Stercus quod extergi oporteat (/estérgo estérge/);
Stimulus ex timore (/estímolo estimóre/);
Strata ex trita (/estráda estrída/);
Strigiles ex tergendō (/estrégeles estergéndo/)⁴⁷.

5. Les cas (rarissimes) de prosthèse vocalique explicitement graphiée

Il reste, pour conclure, à évoquer les cas, que nous avons réservés pour la fin, où la prosthèse vocalique est effectivement adscrite par Isidore. R. Maltby a relevé les deux cas incontestables de prosthèse⁴⁸ :

12, 6, 30 : **Escarus** dictus, eo quod solus escam ruminare perhibetur : denique alii pisces non ruminant.

Le scare (*scarus*) tire son nom de ce qu'on dit qu'il est le seul à ruminer sa nourriture (*esca*) ; de fait, les autres poissons ne ruminent pas.

10, 152 : **Iscurra** uocatur quia causa **escae** quempiam consecratur.

Le bouffon (*scurra*) s'appelle ainsi parce qu'il suit le premier venu pour de la nourriture (*esca*)⁴⁹.

Les deux mots à expliquer sont anciens, attestés chez les bons auteurs. Pline signale que la rumination est en effet une caractéristique du scare (*scarus*, emprunt au grec σκάρος) :

Plin., Nat. 9, 62 : *Nunc principatus scaro datur, qui solus piscium dicitur ruminare herbisque uesci atque non aliis piscibus, Carpathio maxime mari frequens. // (p. 351)*

Aujourd'hui, la première place est donnée au scare, seul de tous les poissons, dit-on, à ruminer et à se nourrir d'herbes et non pas d'autres poissons, et qui peuple surtout la mer des Carpathes.

C'est cette propriété saillante du poisson qui fait dire à Isidore que l'étymon de cet ichthyonyme est *esca*. Mais pourquoi a-t-il besoin ici, plus que dans les couples que nous avons relevés ci-dessus, d'indiquer la voyelle prosthétique ? Même question, évidemment, avec le mot *scurra*, relié lui aussi à *esca* (en raison sans doute d'une propriété saillante « gourmandise » qui le rapproche du parasite) : le terme, dans le livre 10 du recueil, qui est un lexique alphabétique, est classé sans conteste à la lettre I. À tout prendre, d'ailleurs, on le préférerait classé à E, pour améliorer le rapprochement avec *esca*.

Y aurait-il là quelque chose qui nous échappe ? Peut-on supposer que le rapprochement avec *esca* nous masque autre chose ? L'étymon est-il autre ?

Commençons avec *iscurra*. Le mot (R. Maltby ne le signale pas) est le tout dernier de ceux qui sont classés sous la lettre I au livre 10, ce qui est peut-être un signe d'interpolation. D'autant que le terme figure aussi sous la lettre S, avec son orthographe habituelle :

⁴⁷ Pour être tout à fait honnête, il reste des énoncés pour lesquels je ne trouve aucune explication plausible. Ainsi 9, 5, 13 : *Stirps ex longa generis significatione uocatur* (étymologie cryptée ou simple indication de la présence d'une métaphore ?) ; 17, 9, 85 : *Scilla, quod nocens sit* (pas d'explication, selon moi) ; 16, 7, 1 : **smaragdus** a nimia uiriditate uocatus ; omne enim satis uiride **amarum** dicitur (connivence phonétique assez faible, notamment à l'initiale : faut-il comprendre que les deux mots sont des préfixés sur base commune : **ex-maragdus* vs *a-marus* ?)...

⁴⁸ R. Maltby, « Late Latin », p. 444.

⁴⁹ Ce serait le moment de traduire *esca* par « bouffe », car, par un hasard statistiquement rarissime, la correspondance *iscurra* / *esca* est transposable en français sous la forme « bouffon » / « bouffe ».

10, 255 : *Scurra, qui sectari quempiam solet cibi gratia. A sequendo igitur inde scurras appellatos.*

Le bouffon, qui suit habituellement le premier venu pour de la nourriture. C'est donc de là, de *sequor*, que vient le mot *scurra*.

Et voilà que cette fois on a *cibi* et non pas *esca* et que l'étymon officiel est le verbe *sequor*⁵⁰. Gageons donc qu'*iscurra* est un ajout tardif qui n'est pas de la main d'Isidore, et qui ne cadre pas avec sa méthode orthographique.

Reste *escarus*. On peut certes invoquer une erreur de copiste, mais rien ne conforte cette hypothèse dans l'apparat de Lindsay. Admettons donc qu'il s'agisse là d'une exception orthographique due à la main même d'Isidore. S'explique-t-elle ? On peut certes supposer un mécanisme complexe : l'étymon implicite serait non pas *esca*, malgré les apparences, mais *uesci*, absent de l'énoncé isidorien (où *esca* le supplée sémantiquement) et qui se trouve chez Pline, cité ci-dessus ; suppose-t-il alors qu'il faut comprendre (*u*)*escarus*, dans ce mot d'origine grecque où ne serait pas noté un digamma initial, dont le verbe latin *uescor* se souviendrait ? Tout cela semble assez acrobatique. // (p. 351)

Il y a peut-être un troisième cas comparable avec *ustipula* :

17, 3, 18 : *dicta stipula quasi usta, et quasi ustipula. Stipula dicta ab usto ; collecta enim messe uritur propter culturam agri.*

Le chaume se dit *stipula* comme on dit *usta* (brûlé) et comme si c'était *ustipula*. L'étymon de *stipula* est donc *usta* ; de fait, une fois qu'on a récolté la moisson, on le brûle pour fertiliser la terre.

R. Maltby, « Late Latin », p. 444, suppose que *ustipula* (avec la fameuse signalétique *quasi*) est une reconstruction de grammairien qui laisse lire un **istipula* avec prosthèse sous-jacente *i* dans une leçon destinée à améliorer le rapprochement avec *ustum*. Pourquoi ne pas directement supposer que *ustipula* est une graphie du mot avec la « U-prosthesis » de Sampson, *Vowel Prosthesis* ? Quoi qu'il en soit, qu'il y ait une implicite prosthèse en *i* ou une explicite prosthèse en *u*, il y a bien une prosthèse adscrite⁵¹. Qu'est-ce qui motive Isidore à aller contre ses habitudes orthographiques ?

La réponse est peut-être dans la forme de l'étymon. Celui-ci, *ustus*, commence par une voyelle précédant le groupe *s* + consonne, alors que l'*explicandum* commence directement sur le groupe consonantique. Il en va de même avec *esca* rapproché de *scarus*. Dans ces deux cas, on doit supposer qu'Isidore préfère écrire la prosthèse, avec le timbre adéquat (*ustipula* ici, mais *escarus* là⁵²), toujours sans doute dans l'idée de préserver l'identité de l'initiale. Si le cas est si rare dans un corpus volumineux, c'est parce que d'ordinaire ce n'est pas l'étymon qui commence par une voyelle suivie du groupe *sK*-. Avec les étymons *ustus* ou *esca*, données classiques et intangibles, Isidore semble se sentir tenu d'adapter l'orthographe de l'*explicandum*⁵³. On a vu aussi qu'à l'occasion il pouvait louvoyer avec l'étymon pour éviter de se mettre dans ce cas de devoir écrire en toutes lettres une graphie non conforme à l'usage des *ueteres* : ainsi avec le nom du schiste (si notre interprétation est correcte), pour lequel il déguise l'étymon **ἔσχιστος* qui l'aurait peut-être obligé à récrire l'*explicandum schistos* sous la forme **eschistos* (voir ci-dessus).

⁵⁰ C'est une étymologie classique : cf. R. Maltby, *Lexicon, s.v.* et « Late Latin », p. 443, qui signale la source chez Festus (Fest. 294 M). Isidore aurait pu, dans une « creative etymology », tenter un rapprochement avec *curro* plutôt qu'avec *sequor* : *scurra* <*quasi excurra*> a *currendo* ou *scurra ex currendo* (/eskórra eskorréndo/). Sémantiquement, il suffisait d'expliquer que le bouffon « court après » le premier venu pour se faire inviter à manger.

⁵¹ J. André dans son édition citée du livre XII, p. 40, n. 58, préfère y voir un mot-valise *usta + stipula*.

⁵² Et l'on voit donc que, décidément, *iscurra*, qui renvoie à *esca*, est hors norme à plus d'un titre.

⁵³ Il ne le fait toutefois pas avec le couple, cité ci-dessus, *spartus / asperitas* (17, 9, 103), qui aurait pu l'induire à écrire **aspartus*. Sa méthode n'est donc pas sans quelque fluctuation.

Concluons. Hormis trois mots qui ont retenu l'attention de R. Maltby pour la question de la voyelle prosthétique (*escarus*, *iscurra* et *ustípula*), les membres des binômes lexicologiques proposés par Isidore sont toujours orthographiés à l'ancienne. Néanmoins, si l'on prête l'oreille au texte écrit // (p. 353) (si l'on peut ainsi s'exprimer !)⁵⁴, on s'aperçoit que le corpus des termes pour lesquels une prononciation espagnole renforce beaucoup la connivence phonique entre le terme qu'on explique et sa source est assez fourni. On peut soit interpréter ces mots en *sK* comme des avatars graphiques de préfixés en *ex-*, comme Isidore nous y invite lui-même par trois fois, soit incorporer la préposition métalinguistique *ex*, placée devant l'étymon, à l'étymon lui-même, comme on l'a vu. Et si l'on restitue en outre (avec l'importante marge d'erreur derrière laquelle doit se protéger le linguiste) la prononciation fidèle de tous les phonèmes des deux mots concernés, on obtient parfois entre l'*explicandum* et son étymon un taux de ressemblances qui avoisine les 100%, alors que les points communs graphiques s'arrêtent en deçà ou très en deçà. Par exemple /espés es pés/, /estánno estánnin/, /espórko espórko/, etc. On voit, du coup, ce qui a pu se passer dans l'esprit de l'encyclopédiste sévillan. Prononçant, dans son *sermo cotidianus*, le mot *spurcus* en usage (disant donc **espórko*), il « entend » en mention l'étymologie homophone, dans une phrase prononcée /espórko espórko/ et qu'on peut écrire métalinguistiquement *spurcus e porco* voire *spurcus est porcus*. Et une fois que la correspondance « pour l'oreille » s'impose à l'étymologiste, il ne reste plus qu'à trouver une justification sémantique à ce rapprochement. Cela peut être évident, comme dans le rapport entre *spurcus* et *porcus*, que relie le sème « immonde ». Cela demande parfois au lecteur un peu de souplesse d'esprit. Par exemple si *sfungia* est rapproché phoniquement de *fungere*, il n'y a plus qu'à laisser entendre que *fungere* veut dire « nettoyer », et l'étymologie devient valable. Puis il suffit d'ajouter cette étymologie fortuite, née de la conversation ordinaire, au corpus des autres étymologies, dont la plupart sont héritées de l'ancien temps, et de la rédiger, dans l'orthographe scolaire qu'Isidore continue de pratiquer avec exclusive. Reste que la manière de rédiger, et non pas seulement l'orthographe, masque très souvent le condensé lexicologique que je reproduis ci-dessus entre traits obliques. C'est aux spécialistes qu'il incombe de traiter avec ces petites énigmes pour retrouver ces mots sous les mots.

On voit donc que, tout comme les *differentiae* isidoriennes, qui ont intéressé García Hernández⁵⁵, le corpus des étymologies d'Isidore de Séville, par // (p. 354) ce qu'il véhicule de métalinguistique et d'attention scrupuleuse au lexique latin, à tous les lexiques latins, peut nous apprendre sur le latin tardif parlé, jusque dans sa dimension phonique.

Christian NICOLAS
Université de Lyon – Jean Moulin

⁵⁴ On renvoie à W. Oesterreicher, « L'oral dans l'écrit. Essai d'une typologie à partir des sources du latin vulgaire », dans L. Callebat (dir.), *Latin vulgaire – latin tardif 4, Actes du Colloque de Caen 1994*, Hildesheim, Olms-Weidmann, 1995, p. 145-157 et à son titre aussi paradoxal que notre formulation.

⁵⁵ Voir les mots sur lesquels B. García Hernández, « Homonimia y latín vulgar », p. 328, conclut son article : « la identificación de esas variantes homónimas, más o menos reconocibles, nos hace ver en el primer tratado De differentiis de Isidoro una importante fuente del latín vulgar ». On dira la même chose, évidemment, des *Etymologiae*, en corroborant cette fois les derniers mots de R. Maltby « Late Latin », p. 446 : « *etymological explanations originating with Isidore himself can provide a useful additional source of information about the Late Latin of his time, and in particular, about the author's pronunciation. This group of etymologies deserves to be isolated and given a full and systematic analysis* ». Je signale d'ailleurs au passage, que le gros des exemples que j'ai relevés figure dans la deuxième partie du traité, à partir du livre 11. De la même façon, les étymologies qui jouent sur une confusion entre *b* et *v* (Appendice C de R. Maltby, p. 448), *c* et *g* (*ibid.* : 449, Appendice D) *e* et *ae* (*ibid.* Appendice E), sont très majoritairement tirées des livres 10 à 20 (36 sur 40, soit 90%). On pourrait se demander si c'est là un hasard ou si la fin du traité est plus volontiers « vulgaire » que la première moitié.